

Le bruit de fond de l'Amérique

PHILIPPE RAHMY

1

La population américaine représente 1% de la population mondiale, mais un quart de la population carcérale de la planète. Voici, avec son esprit de conquête, le plus grand prodige de ce grand pays. Demain, Lisette Escobar, assistante du procureur général de Floride, m'en expliquera la cause. Nous avons rendez-vous à 13 heures dans son bureau de Little Havana. Une catastrophe sans cause tant elles sont nombreuses, auto-entretenu, comme se régénèrent les orages, l'appétit des prédateurs et la peur panique des proies qui se terrent au crépuscule, rongeurs et volatiles, au fond de leurs taillis quand les alligators se réveillent, ou petits dealers fébrilement occupés par le conditionnement de leurs doses à la lueur d'un téléviseur diffusant des combats de MMA ou des émissions immobilières multipliant les images de villas pieds dans l'eau, quand les banlieues se mettent à clignoter à la tombée du jour, bleu, rouge, dans les gyrophares des brigades du SWAT quadrillant les quartiers, déversant des cloportes casqués qui se ruent sur mandat d'un procureur plus ou moins corrompible, cynique ou simplement possédé par le démon des statistiques et des promotions professionnelles, défoncent les portes, les murs des milliers de bungalows, alignant un même compresseur rouillé battant comme moissonneuse, les mêmes sacs à ordures déchirés par les rats laveurs sur les mêmes pelouses crasseuses, crépies de déjections canines, bras armés d'une justice aveugle nourrie par la routine d'une violence institutionnalisée, policiers sur le qui-vive, de jour comme de nuit, affectés aux crimes sans envergure, pendant que les juges dorment dans leur demeure en attendant une affaire juteuse qui médiatisera leur bronzage, moumoute, dentition impeccables, loin de l'effervescence des bas-fonds, de la vie simple, de la douleur et de la rage de ceux qui s'affrontent sur le terrain. Lisette Escobar me dira ces choses en nous faisant servir un café, telle que je l'imagine dans son bureau pavoisé, blonde et permanentée, raide et mal à l'aise

dans un tailleur trop étroit, assise dans un fauteuil trop grand, sous le portrait à peine sec de son nouveau président.

2

Deux mois ont passé, depuis ce jour glacé à Washington. Un jour clos de murs, et, par-dessus, débordant l'hiver durci, une perspective qui plongeait derrière la coulisse, vers une autre ville.

Si proche à vol d'oiseau se dressait, se dresse un monument à la gloire du voyage, de l'immigration, du brassage, de la porosité: New York. Passé, présent, futur, architecture des possibles, nichée au tournant des routes, à la croisée des chemins, rumeur vivante qui naît dans les aéroports et les ports, les gares, les bouches de métro, aux arrêts de bus, sur les trottoirs, les balcons et les toits, dans les écoles, les universités, les parcs et les cantines, partout où il fait bon, là où on s'attarde en se prenant la main pour faire des projets, échanger quelques mots dans la langue d'un pays lointain, laisser filer quelques ombres sur les parois avant de se remettre en marche, rumeur qui se lit dans les regards, à toute heure du jour et de la nuit, là où se mesure le pouls de la mégapole, qui est celui de l'humanité.

New York aux millions de fenêtres, de rectangles illuminés, d'écrans et de coupures de presse, un mouvement perpétuel d'atomes projetés les uns contre les autres, visages, langues, affiches, slogans, bruits, une exhalaison de paroles et d'entrailles, un rebond à ras de terre qui saisit tout ce qui existe, tout ce qui se produit, qui élève, ne serait-ce que d'un rien, toute cette matière indifférenciée, nuit et jour, depuis que les premiers affamés d'Europe ont posé leur balluchon sur les quais d'Ellis Island, fraternels, les larmes aux yeux d'avoir fait la traversée ensemble, entre damnés de la vieille Europe, d'avoir eu le courage de se lancer à l'aveugle ou celui de ne pas tourner le dos à la seule porte qui s'ouvrait encore devant eux, la seule perspective qui n'était pas celle du soupirail d'une cellule, heureux et fiers d'avoir vaincu le signe indien, de pouvoir dès lors, presque nus mais avec élan, effacer l'ardoise, là, en rang d'oignons face à l'Amérique, belle, qui leur tend les bras,

tous frères et sœurs mais déjà ennemis, prêts à s'entretuer dès que l'occasion se présentera, pour s'accrocher au moindre objet qui brille, sans la moindre hésitation, à planter un couteau, ou les dents, ou les griffes, aussi souvent et aussi fort qu'il le faudra pour s'arracher à la masse, pour se faire une place sur le pavé, pour gravir les échelons et s'installer dans les étages, pour se reproduire au-dessus des rats, hors d'atteinte des maladies, dans la New York de John Dos Passos, aux petites frappes gominées, agglutinées devant les vitrines des grands restaurants où le beau monde s'empiffre et méprise la canaille, la racaille, toute cette humanité maigrichonne, aux rotules saillantes, aux yeux brillants, triomphante sans le savoir, ou plus belle encore d'en être consciente, qui veut sa part de butin. Elle s'en saisira tôt ou tard, car le beau monde est une horloge de chair, avec ses heures creuses, ses heures mortes, ses ventres et ses poitrines débordantes, régulièrement stoppée dans sa course, contrariée dans sa gloutonnerie, qui se libère alors de son trop-plein de perles et de champagne, qui vomit son surplus plus ou moins avarié, mais encore consommable.

New York au mois de janvier. Des falaises de béton, luisantes de gel, dégoulinantes d'électricité, une foule robotique, des boulevards de métal, et partout un fond jaunâtre, comme l'œil fixe de cette grande horloge ou le regard d'un monstre des profondeurs, un regard de tunnel en feu, de rame de métro sur son ruban d'étincelles. New York au mois de janvier, écrasant Washington de son ombre, de son autorité, écrasant la tribune présidentielle où se pressent de petits hommes, des petites femmes, le personnel politique, tous bords confondus. Et la foule partisane battant du pied sur l'esplanade, scandant Trump, Trump, comme elle le fait au stade, mais avec une hargne inconnue, avec cette ferveur qu'on se découvre sous la figure d'un roi.

Et là-bas, invisible à l'horizon, dans les vapeurs fumantes et le feu des lampes, plus lourde et plus sage, qui veillera encore quand la fête prendra fin, New York. Contrairement au discours du nouveau président, elle ne promet pas la lune. Elle est une seconde lune terrestre, couronnée de corneilles qui se battent pour le sommet, tapissée de

Cet automne est publié à titre posthume *Pardon pour l'Amérique*, dont les prémices étaient parues dans ces pages en automne 2017. Donner à lire des textes qui n'ont pu trouver place dans l'ouvrage, c'est pour nous une façon d'entendre et de faire entendre la voix de Philippe Rahmy, dont la force est encore vive et nécessaire.

Pardon pour l'Amérique, le livre

Philippe Rahmy parlait de son cheminement littéraire en ces termes: «Pour *Mouvement par la fin* et *Demeure le corps*, je chassais, immobile dans ma chambre, me servant de leurres et d'appeaux sophistiqués, attendant que le langage surgisse là, devant moi. Pour *Béton armé*, je suis devenu traqueur, poursuivant la langue à travers la ville, à l'affût dans un parc, devant une bouche de métro, au milieu d'un carrefour.»

Avec *Pardon pour l'Amérique*, Philippe est passé à la chasse à courre: plusieurs années de recherche sur le terrain, de rencontres et

des milliers de kilomètres parcourus sur les routes américaines. En juillet 2017, il entre en résidence à la Fondation Jan Michalski afin d'écrire son récit.

Pendant quatre mois, son rythme de travail devient totalement halluciné: des journées de dix, douze, quinze heures de travail, au fil desquelles le langage est là, à portée de main, qui le nargue, le met au défi d'écrire encore, plus et davantage, jusqu'à épuisement.

Au final, un manuscrit imposant de plus de trois cents pages A4, aux marges étroites et à la petite police de caractères, mais plus

d'écrivain pour se charger de la mise à mort. Françoise de Maulde, éditrice à La Table Ronde et amie de longue date, se charge de cette tâche délicate et douloureuse: supprimer certaines parties, pourtant magnifiques, mais orphelines dans ce qui devait être, pour Philippe, l'avant-dernière version du récit.

Les inédits que nous vous présentons aujourd'hui font partie de ces fragments sacrifiés à l'unité du livre.

TANJA RAHMY
pour l'Association des ami-e-s
de Philippe Rahmy



DESSIN JÉRÔME STETTLER

pigeons se disputant les miettes, pleine de chiens et d'enfants escaladant des poubelles, d'échelles pendantes, de regards aux fenêtres et de fumées verticales.

3

19, 36, 45, 72. Et cætera. Certaines choses que les gens s'infligent, disent les proches des victimes, les procureurs ou les juges, disent ceux qui se repaissent de la mort des autres, les journaux, la télévision, l'homme et la femme de la rue, les gamins sur le chemin de l'école, les mains tachées d'encre, pleines de friandises, les ados, les ménagères, les employés de commerce, les vieux de tout poil, de toute couenne, plissés, pliés, mais toujours nerveux, déplumés ou chevelus, une cravate autour du cou,

boudinés dans leur pantalon en tergal, les fesses coincées par une jupe trop étroite, se dandinant, se léchant machinalement les lèvres en raison des mots qu'ils prononcent ou des images sanglantes qui leur passent devant les yeux quand ils imaginent l'agonie d'un semblable, images écarlates qui se mêlent au souvenir du jour où ils ont failli se faire agresser, tel soir en attendant le bus, tel matin dans les vestiaires de leur salle de sport, happer, frapper, égorger, violer, massacrer, dans l'ordre qu'on voudra, quand ils se rappellent les gifles que leur collaient affectueusement leur père ou mère, la main aux fesses de leurs professeurs ou curés, quand ils revoient leur frère ou leur sœur se glisser sous leurs draps pour leur anniversaire et leur faire un cadeau par le milieu du corps, bien pointu, bandé, dégoulinant, baveux, quand ils se remémorent

leur mariage, la douleur de l'accouchement, les journées sans fin derrière une machine à écrire, la rougeole, la varicelle, les oreillons, les foulures, les fractures, les gripes, pneumonies, les maux quotidiens et blessures de toutes sortes, quand la maladie les frappe pour ne plus les lâcher, le cancer, le Parkinson, pour les mener jusqu'à la fin qu'ils n'osent pas imaginer, un trépas parmi les langes, une sortie des organes, et les nuits sans sommeil à compter leurs dettes, à se masturber les yeux au plafond, à pleurer leur enfance et leurs morts, alors oui, ces gens-là se délectent, disent, certains crimes prémédités sont commis avec une telle haine qu'ils appellent le châtement suprême, qu'il est de notre devoir, nous, vivants provisoires, provisoirement innocents, qui vivons terrifiés dans nos maisons et dans nos têtes, qui rêvons et jouissons

à la petite semaine, un œil sur un catalogue de voyages, l'autre sur notre téléphone portable, pour entretenir la flamme en consommant des images, île corallienne ou cuisses d'une cochonne à califourchon sur un gourdin veineux, nos bouches en cul-de-poule susurrant saloperies, salaceries quand nous nous retrouvons pour délirer, à deux ou à plusieurs, dans une chambre d'hôtel ou sur un bateau loué pour le week-end, reproduisant en petit la caricature du riche, nous qui savons encore aimer, malgré la graisse, l'absence de projets et de joie, il est de notre devoir de punir les meurtriers, sadiques, désaxés, avec rage, de les exécuter après les avoir fait longtemps souffrir. L'amour la justice, la violence sont aveugles. Ainsi nous l'enseignons notre Seigneur Jésus.

Je me souviens de son visage, d'un regard qui accueille comme à bras ouverts

Nous sommes en cours de philosophie, ou bien en cours de littérature, il y a vingt ans peut-être. André Wyss – qu'il désignera, dans la dédicace de son premier recueil, comme son « professeur et ami » – esquisse la différence entre la prose et la poésie. Elle est infime : réversibilité des fleurs et de la pourriture.

FILIPPO ZANGHÌ

Le sous-titre de *Pardon pour l'Amérique*, dans le dernier manuscrit, est « roman dialectique » : le haut et le bas, le sublime et le trivial, comme ici « l'appétit des prédateurs et la peur panique des proies » se font écho, s'appellent, se chevauchent, parce que « l'amour », comme « la justice », comme « la violence » – oui, comme elle – « sont aveugles ». Au fond de cet amour, comme au fond de ses yeux, « la douleur » et « la rage ».

J'entre à l'université avec Baudelaire et Rimbaud, avec Maradona et Jim Morrison. Philippe Rahmy, lui, est autrement plus cultivé, plus érudit, mais il n'a pas mes réticences. Il prend tout. Nous allons au cinéma voir *Gladiator*. On sort. On boit un verre. On s'enflamme. Et puis il évoque ce qu'il doit à Joë Bousquet et à Roger Laporte. Sur le plateau de l'émission « Des mots de minuit », dans l'allégresse communicative qui est la sienne, il parle d'abord de son chapeau, c'est son « côté Calimero », et puis il dit : « Le langage parle ». Oui, il parle. Alors, il faut l'écouter. Frayer à la fois sa clairvoyance et son opacité. Ce n'est pas facile. Et Philippe Rahmy de préciser : « Je n'ai pas l'impression que ce sont mes os qui sont en verre, j'ai l'impression que j'écris derrière une vitre, j'écris ce que je vois derrière, les lettres s'empilent les unes par-dessus les autres, comme un peintre barbouille des couleurs, et assez rapidement je n'y vois plus rien, j'ai l'impression de ne presque plus toucher le monde. » (« Des mots de minuit », émission du mercredi 3 octobre 2007, accessible sur le site desmotsdeminuit.fr)

C'est peu dire que j'ai été touché par ma rencontre avec Philippe Rahmy, sauf si l'on entend « touché » comme dans « touché par la grâce » – grâce, non divine, mais humaine, sensible, fraternelle, bien que je ne sois pas



Philippe Rahmy en résidence à la Fondation Jan Michalski pour l'écriture et la littérature à Montricher. Photographie Jean-Christophe Bott/Keystone pour l'Association des ami·e·s de Philippe Rahmy

loin de penser que, dans un autre temps, Philippe eût été un saint ; et il y a dans ses livres, entre autres constellations, de quoi restituer ce qui eût été son bestiaire. Longtemps, ses mains, ses doigts, ses traits, et ce que je pouvais imaginer de ce qu'il endurait, m'ont fait peur. J'ai fini par oser le lui dire, parce que j'avais acquis, en outre, au fil de nos échanges, qui pouvaient causer en moi

un tel remuement, la conviction qu'avec lui, toutes les barrières, les bienséances, ces réticences qui tapissent et font si râpeux le monde social, pouvaient, sinon s'effondrer, du moins reculer pour faire place à ce qu'il appelait « le tendre ». Sur le versant de l'écriture, adossé au langage, luttant avec et contre lui, il bâtissait des murailles pour conjurer une souffrance extrême, insondable, mais

qui, lorsqu'il était momentanément épargné, du côté de la vie, n'était plus qu'« un peu méchante » ou « carabinée ». Et alors, lui rayonnait. Parfois, j'étais près d'oublier, de minimiser la condition qui était la sienne.

La première fois que je lis *Mouvement par la fin*, je sens que je suis soulevé de terre. Littéralement et dans tous les sens. Je dois me lever, me mettre debout, et je dois être

à la hauteur de ce qui est écrit là : il faut que je lise le livre à haute voix. Il en ira de même avec *Demeure le corps*, puis avec *Cellules souches*, et *Corps au miroir*. Ces livres, nous n'en parlons pas. Et nous n'arrêtons pas d'en parler. C'est que Philippe Rahmy est de ces écrivains, ou de ces artistes, qui sont perpétuellement habités par la création, quoiqu'ils prétendent parfois le contraire. Nous nous voyons dans un bar, à Ouchy, qu'on a baptisé « le bar des jeunes ». Là, on parle de nos vies, et de littérature. Là, je l'ai vu tisser et retisser les fils de ce qui allait devenir, plus tard, *Béton armé*, ou *Allegra*. Des projets qui se présentaient initialement comme des labyrinthes d'une complexité inouïe, et qui ont donné lieu à des architectures de plus en plus sophistiquées, dont *Monarques* constitue sans doute le point d'orgue, mais dont la légèreté du tracé, du phrasé, de la forme, dirait Paul Valéry, n'est concevable que dans la mesure où, par ailleurs, ces projets s'énonçaient aussi simplement que celui de *Pardon pour l'Amérique*, dans les propos recueillis en Floride par Daniel Wyss : « Est-ce que l'on peut pardonner ? Qu'est-ce que cela signifie de pardonner ? »

Les années ont passé. Sont arrivés les voyages : « La vie m'a assailli. L'extérieur. Je me suis retourné comme une chaussette... » Ce sont les premiers mots du film de Daniel Wyss et Bastien Genoux : ils ont rejoint Philippe Rahmy en Floride, enregistré des paroles et des images à l'occasion du Prix suisse de littérature, dont Philippe est l'un des lauréats en 2017*. Retourne, donc : avec son épouse Tanja, il part. Nos échanges se font électroniques : « Gros orage tropical sur Shanghai en ce moment, 38°C, 17 heures et on ne se voit pas les mains tant il y a de vapeur... » (8.9.2011). « Sommes bien arrivés à Tel Aviv, ciel bleu cobalt, soleil éclatant, ville verte, grues... » (16.9.2013). Puis vient l'Amérique. « Là, nous sommes à Homestead, à mi-chemin entre Miami et Hemingway, et les Keys, où on n'ira pas, préférant ce coin en plein dans l'agriculture, les travailleurs des champs, les grandes exploitations. Le motel s'appelle le Super 8, sur Krome Avenue, tout un programme. » Il attache une photo : « Et voici le motel, impeccable, on est dans le film... » (9.3.2017).

Je suis ébahi. Il n'est plus le Rimbaud de Charleville et des poèmes, il est le Rimbaud

d'Aden et de l'import-export. Le jour où, finalement, je le revois, nous prenons le temps de parler du nouveau livre. Il évoque, d'emblée, les hommes et les femmes dans les champs, noyés sous les pesticides, enfermés à double tour dans les caravanes, enchaînés... Je n'y crois pas. Il faut y croire : cette Amérique-là existe ! Sous son soleil de papier glacé, cette Floride et ces travailleurs-là n'ont rien à envier à la crasse des villes industrielles du XIX^e siècle, aux usines d'alors, aux mines et aux mineurs d'alors. Ce sont des esclaves, comme eux. Est-ce que je peux imaginer cela ? J'entends la parole du témoin. D'un témoin vrai, vrai comme tout ce qui émane de lui. Dans le dernier message qu'il m'adresse, il écrit : « Cela soulage d'avoir montré, été accueilli à *La Couleur des jours*, d'avoir ancré ce texte dehors. »**

Ancrer dehors, est-ce que c'est casser la vitre, la vitre du langage ? Le raisonnement, chez Philippe Rahmy, est toujours abrupt. Affrontant l'Amérique, la thèse, ce sont ces « falaises de béton, luisantes de gel, dégoulinantes d'électricité » et ce « regard de tunnel en feu, de rame de métro sur son ruban d'étincelles ». C'est New York, « monument à la gloire du voyage, de l'immigration, du brassage, de la porosité », qui « écrase » Washington et « la tribune présidentielle où se pressent de petits hommes, des petites femmes, le personnel politique, tous bords confondus ». L'antithèse, ce sont tous les pouvoirs et tous les abus, cette « hargne inconnue », cette « ferveur qu'on se découvre sous la figure d'un roi », ce sont ceux qui s'abreuvent d'« images sanglantes qui leur passent devant les yeux quand ils imaginent l'agonie d'un semblable », mais « qui se mêlent au souvenir du jour où ils ont failli se faire agresser, (...) happer, frapper, égorger, violer, massacrer ». C'est encore une autorité, qu'elle soit celle de « Trump » ou de « notre Seigneur Jésus », mais une autorité assise sur la peur. La synthèse ? À cheval, elle aussi, partagée entre la politique et la littérature, aurait sans doute avancé celui qui se disait « athée par défaut » et « partisan de la révolution sous toutes ses formes ».

Le film, encore. Voix off. Il dit : « J'ai évolué. J'ai changé. Je pensais, comme bien des écrivains, que la littérature, en tant que telle, était le démenti apporté à la force qui réduit les êtres humains à l'état de chose, et qu'il suffisait, en quelque sorte, d'être fidèle au

langage, sans entrer dans la sphère de la violence, pour répondre de manière efficace aux discours de haine ». Lui, encore : « Je suis pris par une injonction qui m'intime l'ordre de faire davantage, d'inventer une manière pour affronter cette parole violente avec une radicalité qui outrepassa la métaphore, et qui prend le risque d'être explicite, et donc de devenir elle-même violente, et donc de perdre son cœur littéraire, et c'est à cette frontière extrêmement ténue que je travaille ». Moi, à propos du texte qu'il a donné à *La Couleur des jours* : « On est giflé par ce que tu écris ».

La discussion s'est interrompue. Sa réponse est dans le film : « La poésie est toujours là. Elle est le seul objet de l'écriture ». Métaphore. Moyen de transport. Je le vois, sur les images, s'avancer au devant de la mer. C'est le golfe du Mexique. Je le vois se promener avec Tanja dans les rues de la ville. Il fait nuit. Les lumières, les enseignes, les feux rouges et bleus des gyrophares clignotent. Deux motos de police approchent. Coup de sirène. Philippe lève les bras. Il manœuvre son fauteuil roulant. S'écarte. Fait un signe de la main. Les motos passent. Il roule. Il glisse sur l'écran. Nouveau travelling : il avance le long de quais de déchargement. Remorques du transporteur à l'arrêt : *Paper Transport, Inc.* Je pense à son site web : *kafkaTransports.com*, mais aussi à la Halle marchandises de Lausanne Sébeillon, où j'occupe un bureau, où je me suis installé, l'année de son grand départ pour la Chine – où j'écris ces lignes. Il n'est jamais venu m'y trouver – le voilà qui passe sous mes fenêtres.

* Prix suisses de littérature 2017, Philippe Rahmy, *Allegra*, OFC/Détours Films, février 2017. À partir des images tournées pour ce film, Bastien Genoux a effectué deux nouveaux montages : *Pardon pour l'Amérique [1] : formuler son propre cri* et *Pardon pour l'Amérique [2] : formuler une proposition politique*. Le premier a été montré au Livre sur les quais à Morges et le second à l'Amérique à Oron, en septembre dernier.

** Philippe Rahmy, « Pardon pour l'Amérique », *La Couleur des jours* 24, automne 2017.

André Wyss, le « professeur et ami » de Philippe Rahmy, comme le rappelle Filippo Zanghi, est décédé le 9 novembre dernier. Avec « Les leçons d'écriture et d'humanité de Philippe Rahmy », texte paru dans *La Couleur des jours* 25, il avait rendu un magnifique hommage à son étudiant et ami.

Association des ami·e·s de Philippe Rahmy

« Tout ne fait que commencer pour moi. Je suis à la croisée des chemins, la poitrine gonflée d'espérance. Je suis aujourd'hui au début du voyage que je viens de terminer. »

C'est avec cet extrait de *Terre Sainte* que s'ouvre le site internet des ami·e·s de Philippe Rahmy. Les membres de cette association sont tenus au courant des manifestations et des publications et reçoivent régulièrement des extraits de textes inédits comme ceux que nous avons publiés ici.

www.amis-de-philippe-rahmy.org

«

Hier, j'ai perdu mon stylo. Il m'avait été offert par ma mère. J'ai perdu le pouvoir de nommer les choses, de leur donner un nom comme j'ai reçu le mien ; un nom qui m'a distingué parmi les êtres sans m'accorder aucune valeur supplémentaire, si ne n'est celle de l'amour dont sont gratifiés tous les enfants, y compris ceux qu'on tue à la naissance ou qu'on abandonne, mais qui ont aussi reçu leur bénédiction sanglante entre les cuisses d'une femme sans défense, gémissante, chavirée par la douleur. Cette seconde d'abandon, durant laquelle la mère s'oublie en donnant la vie, se répète à la pointe du stylo qui écrit.

»



Philippe Rahmy
Pardon pour l'Amérique
Éditions La Table Ronde, 2018,
320 pages

www.editionslatable ronde.fr